

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Avec de la patience on vient à bout de toutes choses, même d'un carême! Dieu merci, les temps de pénitence et de maigre chair ont pris fin : il n'est plus question de jeûnes!... Voici Pâques arrivé, avec sa suite ordinaire de réjouissances et d'enchantements de toute sorte, se résumant à peu près partout en œufs à surprise pour les bébés, en vacances et voyages pour les écoliers, en fêtes et réceptions pour les mondains et mondaines.

Il faut ajouter que, dans le monde où l'on s'amuse, on aspirait ardemment vers cet instant favorable, afin de reprendre les quadrilles interrompus, les lunchs et les « redoutes » inaugurés à l'entrée du carnaval. Il y a, du reste, un attrait de plus aujourd'hui : c'est que les étrangers commencent à s'installer à Paris en vue de l'Exposition universelle et que, d'ailleurs, la société s'est complétée de toute la colonie élégante de Nice, de Cannes, etc., qui est de retour dans ses foyers depuis les premiers jours de la semaine sainte. Qu'on juge maintenant des projets, des invitations et même des mariages appelés à défrayer la chronique mondaine!

Saluons donc, comme un heureux augure, ce grand mouvement et montrons-nous-en satisfaits, puisque le commerce réclame partout des fêtes. Il faut dire qu'on avait fabriqué bien des marchandises en prévision de ce qui se produit et qu'on s'était approvisionné de façon à répondre à toutes les demandes; il eût été bien malheureux que tant d'efforts intelligents et tant de travail eussent été faits en pure perte. Mais il n'en sera pas ainsi!

— Jolies gazes diamantées, écharpes splendides en grenadine couverte de broderies de fleurs, tissus lamés, soieries Louis XVI, pékins de gaze et velours, ou de satin à raies Pompadour, velours frappés, brocarts, lampas, tissus de grand caractère enfin, vous verrez revivre les beaux jours ou plutôt les belles nuits que vous aviez rêvées!...

A propos de toilettes du soir, notons la vogue étonnante dont jouit en ce moment la ruche, ruche à plis simples ou à plis doubles, car nos lectrices n'ignorent pas qu'il y a plusieurs ma-

nières de l'entendre : tantôt on ruche par le pied de l'étoffe ou de la dentelle, tantôt par le milieu. C'est de cette dernière façon qu'on exécute la ruche « chicorée », ainsi surnommée parce que les bords en sont échiquetés, et qu'en se rapprochant, ils offrent, par la disposition même des plis, l'image d'une chicorée. Dans une toilette de soirée, on ruche de petits volants au bas de la jupe, en pressant les rangs de manière à faire mousse. Il est gra-

cieux d'appliquer la même disposition sur le bord du décolleté, ou d'en former une berthe et le mancheron. Très-jolies sont les ruches de plusieurs couleurs alternées : bleu pâle et rose pour jeune fille, noir et jaune pour jeune grand'mère, rouge et crème pour jeune femme.



P. N 416. — TOILETTE D'INTÉRIEUR.

Modèle des Magasins de la Paix (rue du Quatre-Septembre, 23), dessiné par E. Prévai.

Il ne fait pas un beau soleil sans qu'on en aperçoive une quantité aux courses du bois de Boulogne. Nous citerons, entre autres types, une passe avec bavolet en feuillage varié, guirlande de roses de nuance corail sur le second plan et calotte de feuillage ornée d'une cascade de boutons de rose. Un autre modèle se présente sous la forme d'une capote ronde, en feuillage de reine-marguerites ombrées avec feuilles de mimosa, brins de réséda et grains variés, verts et bruns. Un beau piquet de reine-marguerites, d'un rouge sombre, orne le bavolet et remonte sur la calotte. Quelques coques de satin ombré vert, à envers rouge,

s'échappent du milieu des feuilles; même ruban à double face pour les brides.

A côté de cette quantité de fleurs qu'on emploie aujourd'hui dans les modes, il faut reconnaître que la profusion de perles est plus grande encore et qu'elle touche à l'abus. Quelquefois on mélange les unes avec les autres, ce qui nous paraît un pléonisme, qu'on nous passe le mot : nous n'aimons pas ces franges de perles qui s'échappent d'une couronne ou d'un piquet de fleurs.

La couronne de roses sans feuillage est très-élégante, mais non pas pour être portée seule : on la pose sur une capote de paille ou de feuillage. Les bouquets de fleurs se montent avec une légèreté étonnante et se composent de branches isolées, comme si l'on venait de les cueillir : lilas avec feuillage, giroflée, fleurs et feuilles de mimosa avec quelques brins de buis, tel est le genre. On place le bouquet, les tiges en bas, sur le bavolet, tandis que les fleurs s'appuient contre la calotte.

La mode veut, aujourd'hui, qu'on ne garnisse presque pas le haut de la capote, qui, lorsqu'elle est vue de profil, doit suivre en ligne presque perpendiculaire celle du front. C'est un retour au bon sens devant lequel nous devons nous incliner : car il n'est que trop vrai que l'aspect de certains chapeaux, vus de côté, rappelait vaguement un pain de sucre, grâce à l'échafaudage de plumes et de nœuds dont le sommet était couronné!

Signalons, à l'avoir des modistes, la gaze *Dona Maria*, à large lisière de satin ombré et d'une autre couleur que le fond. Nous avons vu de charmantes harmonies de tons : une gaze mastic, avec lisière de trois bleus fondus; une gaze beige, avec lisière de trois rouges, etc. C'est un élément d'une grande nouveauté, qui servira utilement pour les chapeaux de jeunes filles, ainsi que pour les coiffures de voyage. — Nous indiquerons aussi un tulle noir, blanc ou de couleur, bordé d'une frange muguet en soie assortie, le tout d'une légèreté parfaite. Que de coiffures adorables on peut faire avec cela!...

La LINGERIE continue d'être de plus en plus soignée et l'on imagine chaque jour, à son profit, un nouveau raffinement. La gentille ruche dont nous avons parlé plus haut doit entrer en ligne de compte parmi les garnitures le plus en vogue. On la place dans le haut des chemises de jour et au bas des pantalons zouave; à moins qu'on ne préfère une garniture plissée à la paille et qui est tout à fait linge. — La ruche sert également d'appoint élégant au bas d'un beau jupon. Supposons-le garni d'un volant de moyenne taille, rehaussé d'une dentelle de Mirecourt légère et fine. Une bande de nansouck, rehaussée de même, puis ruchée, orne les deux bords d'un bouillonné, et le tout forme la tête du volant. On met quelquefois trois petits volants au bas d'un jupon de percale sans apprêt; chacun d'eux rehaussé d'une ruche de mousseline unie et chaque tête marquée d'une ruche pareille.

La camisole devient de plus en plus élégante, depuis que la chemise de nuit a pris sa place en se généralisant. Autrefois, en effet, ce dernier vêtement était le privilège du petit nombre; aujourd'hui, toutes les personnes l'ont adopté. Il s'en suit que la camisole ne se porte plus guère qu'en cas de maladie; mais les jolies femmes sont malades pour si peu, et le moindre malaise devient si vite un prétexte à exhibition de beau linge! Les camisoles étalent alors avec complaisance leur plastron luxueux de bouillonnés coupés d'entre-deux de valenciennes, etc., etc.

La « matinée » l'emporte en élégance, décidément, sur toute espèce de peignoir ou robe de chambre princesse; ne dissimulons pas à nos lectrices, toutefois, que c'est souvent la même forme. Du reste, on nous saura gré de signaler un modèle fort séduisant. Cette matinée est en basin blanc à rayures façonnées. Un ruché à la vieille, dont les deux têtes sont doublées de rose, borde le bas de la jupe. Le bas du dos, à hauteur de cuirasse, est marqué

par une ruche semblable, mais plus petite, avec transparents roses. Cette garniture suit encore l'ouverture des devants et coupe le milieu du tablier, pour simuler un paletot ayant 90 cent. de longueur, après quoi elle remonte sur les côtés pour se réunir à celle du dos. Manches à la religieuse garnies de même, ainsi qu'un grand col marin qui se ferme par un flot de ruban rose.

A propos de parures de lingerie, nous signalerons comme type d'élégance un col *Marion Delorme* en mousseline-crêpe lisse légèrement drapée, dont les plis sont retenus de distance en distance par des nœuds de velours.

Un autre modèle, qui ne le cède en rien pour la grâce au précédent, est un *Pierrot* de linon ou mousseline-crêpe lisse, rehaussé de valenciennes. Il est de forme ronde naturellement et plissé à la paille; un plissé, rehaussé de même dentelle et légèrement coquillé, entoure le haut du cou. Enfin un flot de ruban Pompadour ferme le col.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 416.

TOILETTE D'INTÉRIEUR, en cachemire mastic, avec garnitures de faille vert myrte. — Robe de forme princesse, à longue traîne ondoyée et sans garniture derrière. Un biais de faille dessine un carré allongé sur le corsage; un panneau de faille, garni de dentelle de Mirecourt, descend sur le milieu de la robe en formant une pointe qui se perd de côté. L'autre moitié de la robe est drapée et relevée sous ce panneau, ce qui permet d'apercevoir le bas d'un faux jupon tout ruché et bouillonné. Une bande de faille, garnie de dentelle descend en ligne droite sur le côté, et son extrémité supérieure se perd sous la poche; celle-ci est en faille encadrée de dentelle et terminée par un flot de ruban. Parement aux manches et au mousquetaire en faille, avec bordure de dentelle et flot de ruban. — Lingerie ruchée. — Coiffure pouff en dentelle et ruches chicorée en faille rose, formant colimaçon. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

G. N° 884.

TOILETTES DE VILLE. — 1. Costume de lainage chiné bleu marine et mastic, mélangé de faille bleue. Jupon à traîne, bordé d'un plissé de faille et garni derrière d'un large ruché à la vieille. — Tunique (ou seconde jupe) tombant droit devant jusqu'au plissé du jupon. Deux panneaux de faille ornent les côtés de la tunique, qui est séparée en deux parties derrière; elle est montée par des plis à la religieuse, à l'exception d'une certaine longueur qui n'est pas prise dans la ceinture : c'est par là que passe un pan de faille plissée qui part du bas du dos et qui retombe en traînant sur le jupon. Toute la tunique est bordée de faille. — Corsage à basque, garni d'un col rabattu en faille bleue; ce col forme le châle devant et se ferme par un nœud. Les manches sont rayées d'une large bande de faille et garnies, dans le bas, d'un parement de même étoffe coupée par des rubans assortis et réunis en un nœud. — Lingerie plissée. — Chapeau de paille, de ton mastic, bordé de faille bleue. Deux rangs de perles dorées ornent le bavolet; ils sont fixés à droite et à gauche par des boules japonaises. Une plume amazone bleue couvre toute la passe. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume de casimir mastic et faille beige, pour petite fille de sept ans. — Le dos, à cinq coutures, se termine par un volant de même étoffe monté à gros plis et se réunissant aux coutures de côté du devant. Les côtés du dos forment deux pans indépendants, lisérés de faille beige et garnis de boutons de même nuance. Une écharpe de faille, drapée en quatre plis égaux, recouvre le raccord du volant et du dos; des bouclettes de faille tombent par dessus. Plastron de faille sur le devant, simulant un long gilet. Double col rabattu en faille et casimir. Large bande de faille au bord du parement de la manche. — Lingerie plate. — Chapeau de paille, entouré d'une draperie de faille rouge, avec nœud et aile sur le côté derrière. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

G. N° 890.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en fantaisie beige et faille marron. — Jupou à courte traîne, entouré d'un double ruché, moitié faille, moitié fantaisie. Dos de polonaise, garni de trois rangs de bouclettes de satin marron, se terminant par deux rangs de franges. Le bas du vêtement est bordé de même, et le côté droit est drapé et relevé par des nœuds. Le devant du costume se compose d'un gilet et d'un tablier de faille. Deux lignes de bandelettes en satin entourent le haut du cou et encadrent le gilet; les côtés du tablier sont ornés de ruches. En outre, des rubans de satin forment trois écharpes sur le tablier, où elles sont nouées au milieu. Parement de faille au bas des manches. — Lingerie plate. — Chapeau de paille beige, entouré de ruches de crêpe lisse et garni d'une touffe de plumes assorties à la paille. Petit piquet de roses thé au bas de la calotte. — Prix du patron épinglé : 5 fr.

2. Costume en lainage de fantaisie, genre madras, à petits carreaux vert olive, rouge et bleu, avec mélange de faille bleue. — Jupou à plastron-tablier en faille, plissé sur toute sa longueur. Le bas est entouré d'un volant de faille plissée, dont la tête est deux fois arrêtée. Par devant, le jupon est drapé en plis réguliers, maintenus par le tablier et qui se perdent dans les coutures de côté. Une largeur supplémentaire, entourée d'un biais de faille, est rajoutée au milieu du jupon derrière; les plis en sont retenus d'un côté par des nœuds. — Corsage à plastron de faille plissée, rappelant le tablier du jupon; deux pattes venant du corsage même sont boutonnées à la taille, et des revers de faille ornent le haut du plastron. Le milieu du dos est en faille; il se termine par des bouclettes qui dépassent le bord de la basque. Parement tout rond au bas des manches. — Lingerie plate. — Capote genre Marie-Stuart, en paille noire; la passe bordée de perles bleues et garnie d'un tour de tête ruché. Touffe de plumes bleues au sommet avec piquet de roses. — Prix du patron épinglé : 5 fr.

Description de la gravure coloriée N° 1508.

ÉLÉGANTES TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume de faille gris souris et garnitures de faille caroubier. — Robe princesse avec cinq coutures dans le dos et deux par devant, sans compter l'ouverture (ce sont les pinces, prolongées jusqu'à l'épaule, qui forment ces coutures exceptionnelles). Le bas de la robe est fendu en équerres, de place en place, et les vides sont remplis par des soufflets alternés de faille caroubier et faille grise. L'intérieur de l'ourlet est bordé de faille caroubier et garni d'une balayouse de mousseline. Deux écharpes rapportées ornent la robe; elles sont bordées de faille caroubier et drapées en biais sur le devant; leur point de départ est marqué sur le tablier par un chou de faille caroubier. Enfin ces écharpes vont se perdre derrière, l'une sur le pouff où elle est fixée par un chou de faille caroubier, l'autre simplement dessous. Ce pouff est formé par l'ampleur même de la robe, prise à la couture du milieu du dos; un soufflet de faille caroubier y est rapporté. Col montant et double parement plat et dentelé aux manches, le tout bordé de faille caroubier. — Lingerie plate en toile. — Chapeau à passe de paille et fond mou en faille du même gris que la robe. Large bandeau de faille caroubier devant et rose blanches. Une plume de même ton dégradé, piquée au milieu des roses, s'en échappe pour retomber sur le sommet du chapeau, d'où elle va rejoindre une plume grise qui s'enroule derrière. Brides de faille grise et flot de bouclettes de même teinte, à envers rouge, sur le bavolet. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume de faille mauve. — Jupou princesse à longue traîne; tout le bas garni de volants ruchés, avec tête coulissée sur le devant. Le milieu du devant est rayé d'une riche bande de velours brodée de fleurs de nacre; de cette bande partent les draperies d'un tablier supplémentaire, lesquelles vont se perdre sous l'habit; une bande de velours noir et un volant plissé encadrent le tablier. — Habit à plastron gilet en velours, fermé par des boutons noirs, et col montant à coins de velours rabattus. Une bande de velours brodée de nacre orne les bords extérieurs de l'habit, à partir du plastron, et s'arrête au bas de chaque pan. Le dos présente cinq coutures, et les pans ne se séparent l'un de l'autre que vers le milieu de leur longueur; ils sont, du reste, fixés à la jupe de façon à ne pas balotter. Deux longs revers de velours noir ornent les coutures de côté. Double parement

de faille et de velours au bas des manches. — Lingerie plate en toile. — Chapeau tout en faille gris perle; la passe et le bavolet sont tout bouillonnés, le fond est plat. Une aile grise, encadrée de plissés de faille mauve, orne l'un des côtés du chapeau; une grande plume grise en recouvre en partie le sommet. Brides en ruban de même ton. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

Description du patron coupé.

Annexe des éditions n° 2, n° 3 et n° 4.

COSTUME DE PRINTEMPS — Ce patron est celui du modèle représenté sur la gravure G. n° 890 (fig. 2), publiée et décrite dans le présent numéro. Il se compose de dix morceaux :

1. Devant du jupon, formant des plis verticaux dans toute sa hauteur.
2. Côté du jupon, sur lequel on pose la draperie n° 5.
3. Haut de la traîne.
4. Partie de la traîne qui doit être rattachée au bas du morceau n° 3 par des plis.
5. Draperie, que l'on plissera à l'en droit marqué de crans.
6. Devant de la cuirasse, formant gilet et complètement plissé.
7. Devant de la cuirasse, formant corsage.
8. Petit côté du dos.
9. Dos.
10. Manche.

Nota. — Nous rappelons à nos Abonnés de l'édition n° 4 que, le PANOGRAMA DES MODES annexé au 1^{er} numéro d'avril tenant lieu de deux figures, elles n'en ont pas à recevoir avec le présent numéro.

ÉCHOS DE LA MODE

Comme toujours, grâce à la semaine sainte, les objets de piété sont devenus d'un usage de plus en plus fréquent aux doigts des femmes. Les rameaux, les bagues pies, les chapelets surtout, ont joué leur rôle pieux.

Jusqu'au règne de Louis XVI, on mettait toujours un chapelet et un livre d'Heures dans les corbeilles des mariées. C'est de là que viennent les belles Heures des reines d'autrefois, que l'on voit dans quelques bibliothèques publiques. Nombre de femmes du monde possèdent des chapelets qui sont de véritables reliques; nous citerons, par exemple, la duchesse de Norfolk, qui possède le chapelet de Catherine Howard, et la princesse Marguerite de Bourbon, qui conserve celui de Madame Elisabeth.

La reine d'Espagne possède un chapelet ancien, dont chaque grain est formé d'une pierre précieuse taillée et gravée. C'est une merveille de richesse et d'art.

Les bagues à chapelet sont depuis quelque temps fort en vogue auprès de la piété féminine. Elles facilitent, sans ostentation, le dire des prières. On en fait de fort précieuses et de fort artistiques. L'usage est de les faire en pierres variées de couleur ou en camées reproduisant des emblèmes religieux.

Travailler, c'est prier. On l'a dit avec raison, et nos mondaines s'en sont souvenu, au profit des pauvres.

L'adresse des doigts, ce travail domestique, constitue véritablement une femme; rien ne messied plus que d'y paraître inhabile ou de le dédaigner. Une femme assise et dans une totale oisiveté perd la grâce qui la caractérise. C'est pourquoi jadis on avait inventé les navettes, afin que les femmes, même dans un cercle, parussent être occupées d'un petit ouvrage et qu'elles eussent le maintien qui leur convient. En visite, recevant chez elles, les femmes tiraient de leur sac à ouvrage une jolie navette d'ivoire, et faisaient des nœuds.

L. S.



CHAPEAU ET PARURES DE LINGERIE (P. N° 408 et G. 864-81-82).

1. Chapeau de demi-saison. — Le fond est tendu de faille bronze, la passe en faille ivoire. Une frange de perles de ton ivoire suit le bord du chapeau tout autour. Touffe de plumes assorties aux deux couleurs sur le sommet de la passe. Traverse de ruban ivoire sur le bavet, fixée par une boucle de perles semblables. Collier de ruban bronze avec nœud sur le côté. — Modèle de M^{me} A. Séguin (1, rue des Colonnes).

2. Col rabattu en toile plissée derrière; les devants plats, ourlés à jour et garnis de dentelle de Mirecourt. — Modèle des magasins de la *Paix* (rue du Quatre-Septembre, 23).

3. Manchette destinée à accompagner le col n° 2.

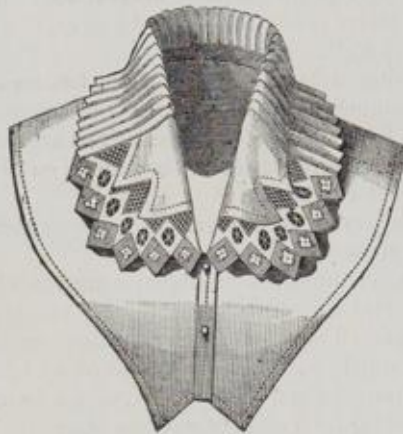
4. Manchette destinée à accompagner le col n° 5.

5. Col fichu en batiste ornée de jours et coupée d'entre-deux de valenciennes. La dentelle du tour de cou forme coquilles devant et tourne pour former le contour extérieur du fichu. — Modèle des magasins de la *Paix*.

6. Fichu de soirée, composé d'une bande de velours noir brodée de perles soufflées, de plusieurs couleurs, et entouré d'une dentelle lamée d'or et d'argent. Plissés de crêpe lisse festonné à l'intérieur et nœud de velours pour terminer.

7. Manchette assortie à la parure n° 6.

8. Gilet de soirée. — Ce modèle se compose d'un plastron de velours, de nuance vert mousse foncé, encadré d'une écharpe de foulard d'un vert plus clair et toute



2. COL RABATTU.

plissée. Des cordons de soie de couleur assortie relient les bords du plissé sur le plastron; un flot de ruban de même ton complète cette garniture dans le bas. Volant de blonde anglaise sur les bords extérieurs du gilet et plissés de crêpe à l'intérieur. Bouquet de roses à l'angle du décolleté. — Modèle de M^{me} Day-Fallette (15, boulevard de la Madeleine).



1. P. N° 408. — CHAPEAU DE DEMI-SAISON.

Dessiné par H. Janet.



3. MANCHETTE DE TOILE.



4. MANCHETTE DE BATISTE.



5. COL FICHU.

9. Col *Marion Delorme*, en toile et dentelle Pompadour, celle-ci bordant et recouvrant en partie la toile. Double-ruche de lin transparent sur le bord intérieur; cette ruche est fixée par un cordon de ruban rose qui se ferme par un nœud.

10. Manchette destinée à compléter la parure n° 9. Ce modèle de manchette est, comme le col, en toile et dentelle Pompadour, avec ruban rose.

11. Col ouvert en dentelle blanche. Large volant se rabattant tout autour, et petit volant à l'intérieur; ces deux volants sont reliés par un ruban de soie croubier, qui se termine en un flot de bouclettes.

12. Manchette assortie au col n° 11, en même dentelle, avec ruban caroubier.

UN BAL A MENTON

Les fêtes de Pâques donnent un certain intérêt aux échos qui nous arrivent d'un des plus beaux bals costumés qui aient été donnés à Menton.

C'est au palais Carnot qu'a eu lieu cette charmante fête.

Toute la façade du palais était éclairée à giorno. Une avenue de quinconces lumineux et de lanternes vénitienes, de l'aspect le plus gai, aboutissait à un immense vestibule d'où l'improvisation n'avait point exclu le luxe et le goût, et qui comprenait dans sa vaste envergure l'escalier en fer-à-cheval qui conduit aux salons. Les marches

de marbre blanc de cet escalier disparaissaient sous les fleurs et étaient garnies de plantes rares.

Au grand salon un véritable éblouissement attendait les invités. Pour être impartial, il faudrait détailler par le menu mille chefs-d'œuvre de goût et de fantaisie qui, depuis plus d'un mois, mettaient sur les dents

tailleurs et couturières de Menton et de Nice. Bornons-nous à noter sommairement les costumes qui ont été le plus remarquables :

D'abord (à tout seigneur tout honneur), un *Hamlet* de la plus sévère exactitude, et une *Châtelaine* du xv^e siècle, d'une grande richesse, sous les costumes desquels on se plaisait à reconnaître les gracieux auteurs de la fête.

Notons ensuite le fin minois d'une mignonne *Soubrette Louis XV* : costume bleu sur jupon jaune paille rayé de bleu, porté d'une façon délicieuse.

Une *Bohémienne* très-brillante : or, rouge, signes cabalistiques sur un jupon de velours, tambour de basque traditionnel.

Un costume de satin blanc à crêvés également blancs, très-gracieusement porté par

Après cette excursion en Orient, nous nous trouvons en pleine charmille en plein Marly, c'est-à-dire en présence d'une rose et toute gracieuse *Bergère* que Watteau n'eût certes pas reniée.

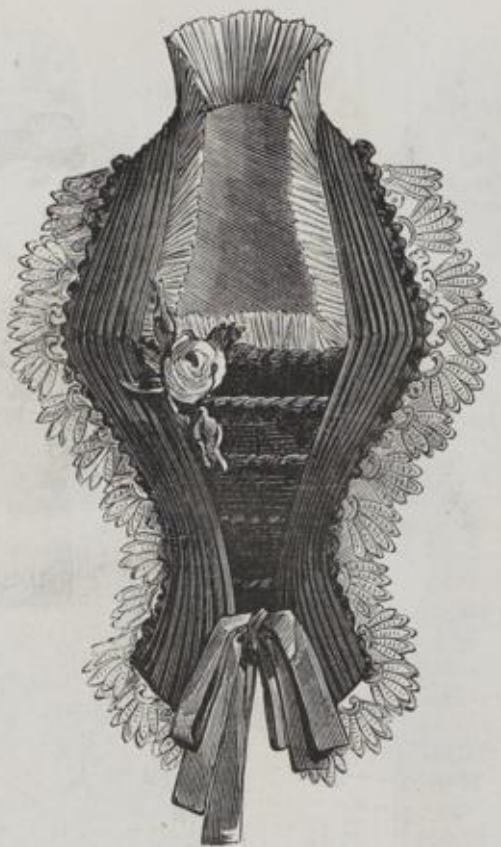
Un *Clair de lune* : noir, parsemé d'étoiles d'or, diadème constellé, d'un scintillement très-réussi; sur le côté, la planète d'argent.

Une *Reine* (la reine Blanche, sans doute) : Robe de satin entièrement blanc garni de cygne blanc, diadème, long voile, cheveux longs et flottants.

Une *Marie de Bourgogne* authentique et



6. FICHU DE SOIRÉE.



8. GILET DE SOIRÉE.



11. COL DE DENTELLE.

une jeune personne originaire de Chicago : guirlande de roses naturelles sur la tête, au corsage et sur la jupe; cheveux blonds dénoués, encadrant une fine physionomie éclairée par deux yeux bleus et transparents comme l'onde qui fut son tombeau : c'est *Ophélie*.

Une très-belle *Lady Washington* : toilette du temps, en dentelle noire sur satin; un œil de poudre; succès.

Deux *Merveilleuses*, l'une blonde, nœuds roses, l'autre brune, nœuds bleus : minois enfants et charmants, sous leurs grotesques et immenses chapeaux paniers, les mêmes sous lesquelles nos

très-riche. La fille du *Téméraire* portait bien le vrai costume de velours noir, l'écharpe multicolore, la jupe de satin cerise, la coiffe conique accompagnée du voile traditionnel.

Une *Servante picarde*, double jupe camargo, corselet de soie bleue et galon d'or.

Une *Sirène* aux cheveux blonds garnis de plantes marines, enveloppée de mousseline vert d'un heureux effet.

Une troisième *Merveilleuse*, velours havane brodé et galonné d'or, chapeau de feutre à grande plume, sur l'oreille : beaucoup de cachet.



7. MANCHETTE DE SOIRÉE.



9 ET 10. COL ET MANCHETTE *Marion Delorme*.



12. MANCHETTE DE DENTELLE.

arrière-grand-mères faisaient tourner les têtes de leurs contemporains, nos arrière-grand-pères. Les modes varient, mais celles qui les portent sont toujours les filles d'Eve, si plaisantes aux regards des fils d'Adam.

Plusieurs orientales, au nombre desquelles nous citerons : Une *Odalisque* : foulard rouge et rangées de sequins sur le front, chevelure noire s'échappant à flots du foulard, costume riche à l'avenant. — Deux autres *Mauresques* en costume d'intérieur : l'une en costume jaune pâle, l'autre rose tendre. — Enfin, une *Reine de Saba* : costume de satin blanc, ornements et broderies d'or, diadème, pierreries, bracelets.

landaises, une *Bouquetière Louis XV*, une *Giroflé* dans sa toilette de mariée, une *Fiorella* des « Brigands » etc., enfin un nombre infini de costumes dont la fantaisie nous a mis fort en peine de trouver les noms, et qui ne le cédaient en rien aux autres en élégance et en richesse.

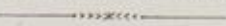


PLANCHE G. N° 890. — DESCRIPTION, PAGE 183.



TOILETTES DE PROMENADE (DESSINÉES PAR H. JANET)

Modèles des magasins de la Ville de Paris (rue Montmartre, 170). — Patrons épinglés : 5 francs.



1508

Hermant A. Leroy, imp. r. des Minimes, 66. *Ad. Goubaud & Fils* 127 Paris *Jules David*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, 3

Modèles de M^{me} Hermantue Du Riez, s. H. Leroy, s. - Etoffes pour deuil des Anglaises
 de La Scabiense, s. de La Paine, 10 - Ceinture Régente de M^{me} De Vertus Sœurs Rue Aubert, 12.
 Surt. Antiphlogique de Candès & C^o 15. P. Denis, 26.

Entered at Stationers' Hall.

H. JANET

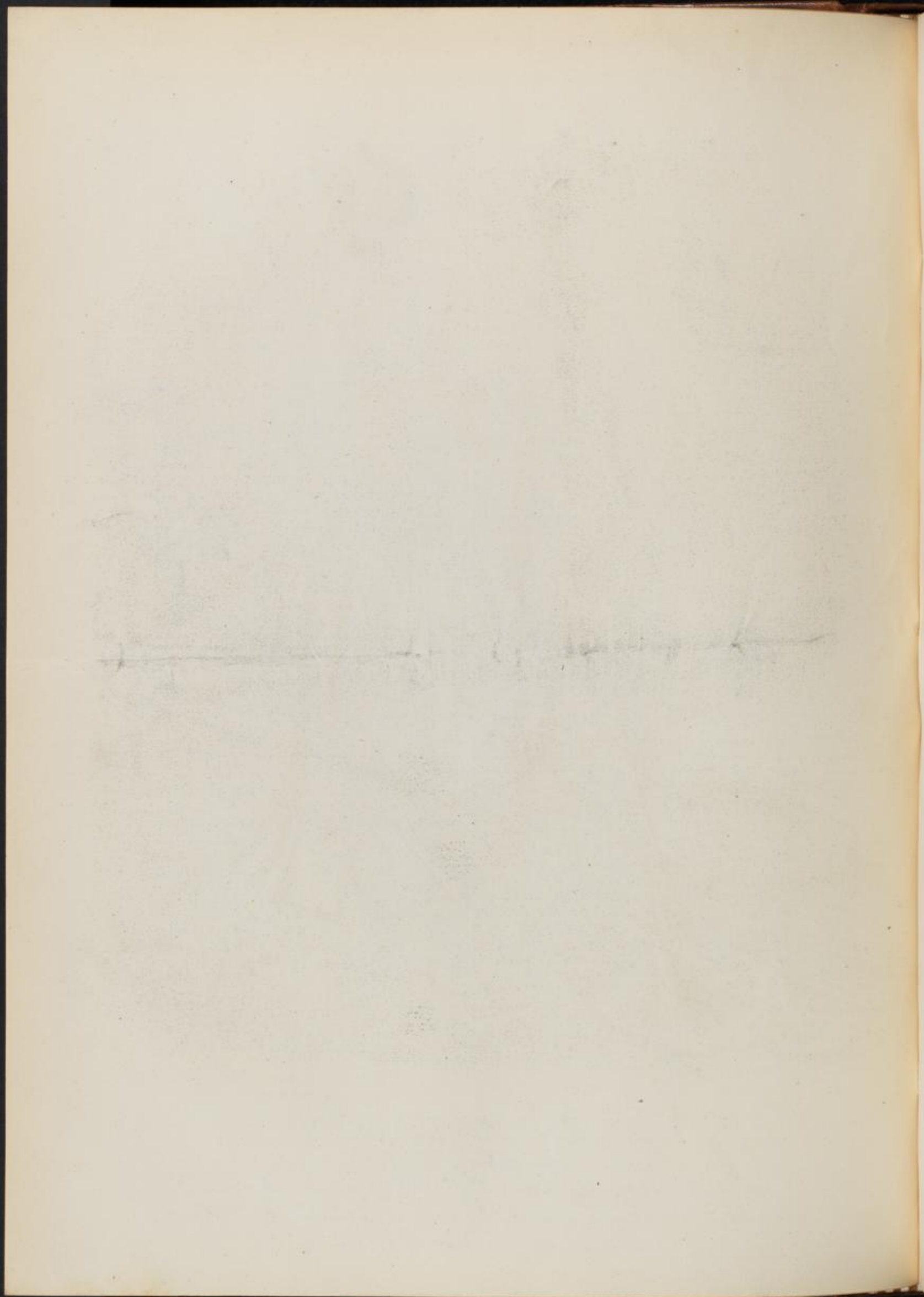


PLANCHE G, N° 884. — DESCRIPTION, PAGE 182.



TOILETTES DE VILLE (DESSINÉES PAR H. JANET)

Modèles des magasins de la Paix (rue du Quatre-Septembre, 23) — Patron épinglé 3 et 8 francs.

SCHLÉMILIE

SCÈNES DE LA VIE DE FAMILLE DES ISRAËLITES ALLEMANDS

(Suite.)

IV

La première année de la période inaugurée par l'arrivée d'Emilie dans la maison de la rue du Graben n'était pas encore écoulée, quand se produisit un événement qui fut tout à la fois un sujet d'intérêt et une cause d'agitation non-seulement pour cette maison, mais pour la commune tout entière.

Le tirage de la loterie de Francfort avait eu lieu et le bruit courait vaguement que le gros lot avait été gagné dans la maison Marcus.

A cette époque, le télégraphe n'existait pas encore, mais le bureau de la loterie de Francfort avait dépêché tout exprès un de ses employés à M. l'Assesseur, qui était allé le recevoir dans la cour de l'hôtel des Postes, sur la place Royale, et l'avait amené chez lui dans la « rouette ».

Bien qu'il portât le prosaïque nom de Ochs (bœuf), ce messenger de la Fortune appartenait à une excellente famille, originaire de la rue des Juifs à Francfort, et qui, très-probablement, ayant eu comme enseigne un bœuf, avait tiré de là sa désignation patronymique (1).

Ce jeune Ochs avait reçu une très bonne éducation : il n'était pas seulement capable, comme on pourrait le croire, de parler de la loterie de Francfort, mais aussi de Goethe, qu'il appelait « l'immortel auteur de *Faust*, » — de Bettina d'Arnim, « une des femmes qui ont aimé le poète, » — de l'Ariane de Naxos, « dont la statue de marbre, œuvre du sculpteur Dannecker, qui l'a représentée assise sur un tigre, se trouve au musée de Bethmann à Francfort. » Et tout cela débité avec un accent francfortois des plus prononcés.

Sur les instances de M. l'Assesseur, M. Ochs dut tout d'abord accepter un simple déjeuner en petit comité. Les honneurs en furent faits par Emilie, qui ne manqua pas d'offrir de la poitrine d'oie fumée et des concombres à la moutarde. M. Ochs, de son côté, se mit en frais de conversation et longuement s'étendit sur le compte de Goethe et de la Bettina.

Le repas terminé, notre jeune homme, dont les favoris d'un blond roux contrastaient artistement avec sa cravate bleue, s'inclina poliment devant mademoiselle Katz, puis, accompagné de M. l'Assesseur, se rendit dans la chambre située au fond du corridor, afin de procéder la révision des listes de tirage et des numéros sortis.

La plupart des numéros étaient sortis en blanc, c'est-à-dire sans rien gagner, quelques-uns en gagnant de petits lots; deux seulement avaient remporté des primes de mille florins; enfin, le numéro 2,077, qui était imprimé sur la liste en gros caractères, était sorti gagnant trente mille florins : c'était le gros lot.

En entendant prononcer le chiffre du dernier numéro appelé, l'oncle Marcus tendit vivement le cou et approcha le plus près qu'il put de la liste son nez monumental; puis, portant à son front l'index de sa main droite :

— Permettez, un moment, dit-il, monsieur Ochs!

En même temps, s'étant levé, il alla prendre dans son bureau un vieux portefeuille de cuir contenant diverses notes écrites de sa main en caractères hébraïques.

(1) Au moyen-âge, les Juifs allemands n'avaient pas de noms de famille. L'Etat les ayant contraints d'en prendre, ils adoptèrent les noms des villes ou villages d'où ils étaient originaires, ou bien, comme à Francfort, un nom emprunté à l'enseigne de leur maison. C'est ainsi que le nom des Rothschild, par exemple, signifie « l'enseigne rouge ».

— C'est parfaitement cela, dit-il.

Et revenu vers M. Ochs, de ses lèvres minces qu'animaient maintenant un sourire joyeux, il répéta :

— Numéro 2 077, c'est parfaitement cela!

M. Ochs, l'interrogeant alors du regard :

— Puis-je me permettre, dit-il, monsieur l'Assesseur, de vous demander s'il y a, à propos de ce billet, quelque circonstance de nature à vous occasionner des difficultés?

De ses petits yeux, l'oncle Marcus regarda son interlocuteur des pieds à la tête, comme s'il eût voulu prendre la mesure exacte de la confiance qu'il lui devait accorder. Déjà les manières simples et sérieuses du jeune homme l'avaient engagé à reporter sur lui une large part de la bienveillance dont il honorait depuis longtemps, d'une façon générale, la famille Ochs, qu'il connaissait particulièrement. Ce fut donc avec un nouveau sourire sur les lèvres qu'il répondit :

— Non, non, il n'y a pas la moindre difficulté! Je me souviens seulement, et je veux vous en faire part, mon cher monsieur Ochs, que j'ai fait cadeau à ma pupille, mademoiselle Katz, avec qui vous avez eu aujourd'hui le plaisir de déjeuner, du billet de loterie portant le numéro 2077.

A ces mots, les yeux de M. Ochs s'ouvrirent tout grands, — si grands même, disons-le tout de suite, que les trente mille florins, *ed cadera, ed cadera*, purent y pénétrer et trouver du même coup le chemin de son cœur, au fond duquel apparut instantanément, comme peinte en relief sur une toile d'or, l'image d'Emilie.

Cependant, le jeune homme s'était levé, et avec l'expression d'une joie sincère, prenant la main du vieillard :

— Je me réjouis de tout mon cœur, s'écria-t-il, que l'argent reste dans votre famille, monsieur l'Assesseur, — famille dont la mienne m'a toujours parlé avec tant de vénération! C'est, en effet, je dois vous l'avouer, dans le seul but de la connaître personnellement que j'ai accepté la mission de venir ici, car vous connaissez le mot de Goethe : « La théorie est grise et l'arbre d'or de la vie est vert. »

L'oncle Marcus ne put retenir une grimace, en pensant que le gris devait se rapporter à lui, tandis que le vert et l'or devaient être attribués à sa pupille.

M. Ochs, qui s'en aperçut, rougit un peu d'embarras; puis mettant la main sur sa cravate bleue, comme pour contenir les battements d'un cœur en train de déborder, il reprit :

— Oui, monsieur l'Assesseur, j'ai le devoir de vous l'avouer : dès le premier moment où je l'ai vue, mademoiselle votre pupille a produit sur moi une vive impression. J'ai pu m'assurer qu'on n'avait rien exagéré, chez moi, en me vantant la solidité de son caractère, et je me suis senti attiré vers elle comme le *Fischer* (le *Pêcheur*) de Goethe.

— Mon cher monsieur Ochs, répondit l'oncle Marcus en se mouchant dans un immense mouchoir rouge, je n'ai point l'avantage de connaître le *Fischer* dont vous parlez; je ne connais que David Fischer, qui est collecteur de la loterie à Francfort et qui réside dans la rue Fahrgasse. Mais, en ce qui concerne ma pupille, je puis vous dire que chez elle la beauté physique est largement compensée par la beauté morale, car de tous les ornements, il n'en est pas de plus beau que la vertu. Cette jeune fille a plus d'esprit qu'on ne le croit, avec cela un caractère d'une modestie rare, le meilleur cœur du monde, *ed cadera, ed cadera*. Ce qu'elle possède en outre, vous ne l'ignorez pas, et ce ne sera pas tout encore. Quant à ce que vous possédez vous-même, je ne vous le demande point, vous connaissant comme un jeune homme sérieux et de bonne famille. Ainsi donc j'espère que l'affaire se conclura. Seulement faites-moi le plaisir, je vous prie, de ne point souffler mot de billet de loterie, ni du lot de trente mille florins : c'est une surprise que je tiens à réserver pour la fin. Et maintenant, faites-nous l'amitié de venir dîner demain avec nous.

Le lendemain, la
arrivé une d'acte
série de macarons
adressée à M. Ochs
sage est conclue
— Il faut, crut
qui prend cette fille
moins, de ne pas vi
La cuisinière ayant
éprouvés pendant
lors à lui donner
compagnant d'un «
de l'un « Allais donc
qui s'empêcher de
volée, en en onc
« Mère la robe des jo
Elle se coiffa dor
meilleur plus d'une
raban rouge et une
yeu à peu, devenue s
un regard continuai
Il n'eut un mouve
mes surmontant un
de vouloir dire :
tant il lui revint à
habité à la voir ch
tenu à demeurer s
dir prendre ses re
par une crise de
s'empêcher d'échapper
vivaient-elles, —
vraiment dire.
Lorsqu'elle par
s'empêcher qu'elle s
— dit-elle, po
il m'choix à mon
les. Mais je suis sé
monsieur Ochs n'a ja
Il habitait pourtant
présent en habit no
chiale. Il venait à la
poliment à mademoi
par volumineux, s'en
baiser le jeune hom
Le concert était mi
de macarons solidem
Marcus n'avait pas
voulait laisser seul
monter. C'est ce qu'il
commença par déclar
Napoleon) de Goethe
d'empêcher, il étera s
croyer à ses fournisseurs
elle, ou dirait que l

(1) Le sujet de ce po
l'œuvre d'un magicien,
s'empêcher d'en magicien,
trouve tout à coup mani
s'empêcher de l'eau pour un
la femme qui doit être
s'empêcher que se l'acte m
maison. L'œuvre du magi
l'œuvre et, promette

V

Le lendemain, lorsqu'on vit la cuisinière porter chez le boucher israélite une dinde et commander chez le pâtissier Melli une pyramide de macarons, lorsqu'on eut connaissance de l'invitation adressée à M. Ochs, toute la commune n'eut qu'un mot : « Le mariage est conclu ! »

— Il faut, crut devoir ajouter le vieux Lévy, que le garçon qui prend cette fille-là soit un bœuf (*Ochs*) ; mais ils sont sûrs, du moins, de ne pas vivre comme chien et chat (*Katz*) !

La cuisinière ayant, de son côté, risqué quelques allusions peu équivoques pendant qu'elle accommodait la dinde, Emilie se borna à lui donner une petite tape amicale sur l'épaule, en l'accompagnant d'un « Ah bah ! » où devait se peindre la surprise, et d'un « Allons donc ! » plein de feinte indifférence. Mais elle ne put s'empêcher de rougir et gravit l'escalier pour aller faire sa toilette, car son oncle lui avait dit avec un sourire significatif : « Mets ta robe des jours de fête. »

Elle se coiffa donc avec un soin tout particulier, non sans consulter plus d'une fois son miroir, fixa dans ses cheveux un ruban rouge et une rose jaune, arrangea les plis de sa robe, puis peu à peu, devenue songeuse, s'abandonna à la rêverie, tandis que son regard continuait d'interroger la glace.

Il arriva un moment où elle crut y voir des favoris d'un blond roux surmontant une cravate bleu foncé ; elle secoua la tête d'un air de vouloir dire : « Est-ce que c'est possible ! » Mais au même instant il lui revint à l'esprit que l'oncle Marcus, qui s'était si bien habitué à la voir chaque jour, allait maintenant se trouver condamné à demeurer seul, qu'il lui faudrait, ainsi que Baermann, aller prendre ses repas au restaurant... A cette pensée, elle fut prise d'une crise de nerfs entremêlée de soupirs, et ses yeux laissèrent échapper d'abondantes larmes. A qui ces dernières s'adressaient-elles, — à l'oncle ou à Baermann ? c'est ce que nous ne saurions dire.

Cependant elle parvint à se remettre, et essuyant ses pleurs, sans s'apercevoir qu'elle se servait pour cela de sa manchette de gaze :

— Ah ! fit-elle, pour moi je consens à tout ! Si l'oncle Marcus a fait un choix à mon intention, ce ne peut être que pour mon bien. Mais je suis sûre que tout cela n'est que bavardage, et monsieur Ochs n'a jamais songé à moi.

Il fallait pourtant qu'il y eût pensé, car, l'heure venue, il se présentait en habit noir, avec un gilet d'une blancheur irréprochable. Il tenait à la main un bouquet de seringat qu'il offrit poliment à mademoiselle Katz et que celle-ci, bien qu'il fût un peu volumineux, s'empressa d'attacher à son corsage pour ne pas froisser le jeune homme.

Le couvert était mis depuis quelque temps déjà et la pyramide de macarons solidement établie au milieu de la table, mais l'oncle Marcus n'avait pas encore fait son apparition : évidemment il voulait laisser seuls les jeunes gens pour qu'ils pussent se prononcer. C'est ce qu'ils ne manquèrent pas de faire. Ainsi M. Ochs commença par déclamer à Emilie le *Zauberlehrling* (l'Apprenti du Magicien) de Goethe (1). Arrivé au moment où le balai devient indomptable, il éleva si violemment la voix que la cuisinière, occupée à ses fourneaux, fut prise de terreur. « Grand Dieu ! s'écria-t-elle, on dirait que le prétendu va tuer la fiancée. »

(1) Le sujet de ce poème de Goethe peut être indiqué en deux mots. — L'élève d'un magicien, en l'absence de ce dernier, imagine de donner, au moyen d'une formule magique qu'il a retenue, la vie à un balai qui se trouve tout à coup muni de bras et de jambes. Cela fait, il lui ordonne d'apporter de l'eau pour un bain qu'il veut prendre. Mais le malheureux a oublié la formule qui doit faire rentrer le balai dans son premier état ; il en résulte que ce balai animé, à force d'apporter de l'eau, finit par inonder la maison. L'élève du magicien s'effraye, crie au secours. Le maître s'empresse d'accourir et, prononçant la formule voulue, remet le balai en place.

Bientôt apparut l'oncle Marcus, accompagné de Baermann qui, pour la circonstance, avait endossé son habit des jours de fête.

— Eh bien, mes enfants, demanda l'excellent oncle avec un fin sourire, avez-vous eu le temps de vous entendre ?

— Oh ! nous nous entendons parfaitement, répondit M. Ochs.

Ce disant, il saisit la main d'Emilie, qui paraissait en proie à une violente agitation.

On se mit à table. La jeune fille mangea fort peu. Baermann, malgré les instances répétées d'Emilie, mangea moins encore. En revanche, M. Ochs semblait mettre les bouchées doubles afin d'arriver le plus vite possible au dessert, c'est-à-dire à la surprise annoncée par l'oncle Marcus.

Le repas suivit ainsi son cours de la façon la plus paisible, et le moment vint d'entamer la pyramide de macarons ; vivement attaquée par la main du maître de la maison, la massive construction s'éroula et joncha de ses débris le vaste plat sur lequel elle avait été dressée.

Enfin, lorsque le vieux Merves, dont les mains disparaissaient dans de vastes gants de coton blanc, eut apporté et débouché une bouteille de Liebfrauemilch (1), M. Ochs leva son verre, attendit que Merves se fût retiré et, après avoir toussé, s'exprima en ces termes :

— Goethe l'a dit : « Bénie soit l'heureuse demeure où de tels dons sont sans importance ! » (2). Ce vin a été baptisé du nom de Notre-Dame. Pardonnez-moi l'expression, monsieur l'Assesseur, et croyez-bien que je ne prétends nullement insinuer qu'il y ait quoi que ce soit de baptisé dans votre maison : Dieu m'en préserve ! Non, ce que je veux dire seulement, c'est que je vide ce verre à la gloire de Notre-Dame et tout spécialement à la santé de votre nièce, mademoiselle Emilie.

En prononçant ces paroles, M. Ochs inclina son verre devant la jeune fille, qu'agitait de nouveau un tremblement involontaire, puis il continua sur un ton de plus en plus pathétique :

— Oui, mademoiselle, dès notre première rencontre, vous avez fait sur moi une impression profonde. Goethe a dit quelque part — non, je me trompe, c'est Schiller qui l'a dit : — « Le penchant du cœur est la voie de la destinée. » (3) C'est pourquoi, mademoiselle Emilie, je m'adresse au penchant de votre cœur et vous demande de prononcer un mot qui me fasse savoir si vous daignez unir votre destinée à la mienne ?

Cette invocation achevée, il s'essuya le front avec un mouchoir de fine batiste d'une blancheur immaculée, et, le regard anxieusement fixé sur Emilie, attendit la réponse demandée. Mais le penchant du cœur, malgré l'effort d'éloquence de M. Ochs, ne se trahit chez la jeune fille que par un imperceptible tressaillement.

— Parle, mon enfant ! dit l'oncle Marcus d'une voix où perçait l'amour paternel qu'il portait à sa nièce.

Emilie, qui n'osait diriger ses regards ni à sa droite où se trouvait M. Ochs, ni à sa gauche vers Baermann, paraissait contempler la figure ouverte du bon vieillard. Ce fut d'une voix émue qu'elle lui répondit :

— Vous êtes à la fois mon tuteur et mon bienfaiteur, et quel que choix que vous fassiez pour moi, vous ne pouvez l'avoir fait que pour mon bien.

— Tu as raison de le penser, mon enfant, reprit l'oncle Marcus. M. Ochs est un brave garçon qui aspire à l'épouser, quoiqu'il sache parfaitement que tu ne possèdes aucune fortune. Or, sur dix hommes, c'est à peine si, par le temps qui court, on en trouverait un qui fût capable d'agir avec ce désintéressement !

Et comme, en faisant cette réflexion, il avait adressé un clin d'œil au fiancé, celui-ci le comprit, et vivement :

(1) Grand vin du Rhin, dont le nom signifie : « lait de Notre Dame. »

(2) Voir le poème de Goethe intitulé : *Der Saenger* (le Chanteur).

(3) Schiller, dans son drame intitulé : *Wallenstein*.

— Oh! non, mademoiselle Emilie, interrompit-il, ce n'est point du vil métal, mais bien de votre noble cœur que j'ai souci.

A ces mots, des larmes s'échappèrent des yeux de la jeune fille, et à travers les objets qui garnissaient la table elle tendit spontanément la main à ce beau prétendu si désintéressé. Dans ce mouvement, elle renversa un verre, qui roula sur la table, tomba à terre et se brisa en mille morceaux.

— Allons, bon! s'écria l'oncle Marcus en riant à gorge déployée, voilà qu'on met du knass!... (1) Bonne chance et que Dieu vous bénisse!

Baermann voulut également se lever, mais ses jambes tremblaient au point de lui refuser tout service et il dut rester sur son siège comme s'il y eût été enchaîné.

M. Ochs, par contre, alla droit à la fiancée, l'entoura de ses bras et l'embrassa sur le front. Durant une minute ses favoris rouges se trouvèrent ainsi unis aux cheveux soigneusement pommadés d'Emilie : signe évident de l'union des âmes!

H. MOSENTHAL.

(Traduction de M. Bamberger.)

(La suite au prochain numéro.)

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Le centenaire de Voltaire, dont on s'occupe en ce moment, met tout à la mode tout ce qui a touché de près ou de loin cet homme si extraordinaire, de quelque côté qu'on le veuille considérer.

Je n'ai donc point été surprise de voir annoncer la découverte de nouvelles lettres inconnues jusqu'à ce jour, lettres dues à la plume de la marquise du Châtelet, que ses prôneurs appellent fort improprement la *belle* Emilie. C'est la pédante Emilie qu'il faut dire, employant le surnom qui lui avait été donné par ses contemporains, ou du moins par ses contemporaines; quant au titre de *belle* Emilie, il appartient de plein droit à la comtesse Benoist, à qui Dumoustier dédia ses jolies « lettres sur la mythologie ».

Cela dit et compris, revenons à la chère amie de Voltaire, qui l'aimait sincèrement, paraît-il : car on raconte un trait de lui qui, s'il est vrai, me raccommode tout à fait avec ce personnage.

On dit que, lorsqu'on apprit la nouvelle de la mort de la marquise à son mari et... à son ami Voltaire, tout deux étaient en ce moment à table devant un bon souper : le mari continua son repas, après avoir prononcé un « hélas! » de politesse, tandis que Voltaire se leva précipitamment, sous un prétexte quelconque, et tomba évanoui en descendant les escaliers. Il me semble que c'est montrer du cœur, pour un homme qu'on accuse de n'en pas avoir eu du tout. Et puis la liaison de ces deux personnages dura quinze ans, et alors les années se composaient de douze mois comme aujourd'hui. Enfin, ce qui me rend l'évanouissement de Voltaire plus intéressant, c'est que notre marquise, au moment de sa mort, était en rupture de ban avec l'aimable Saint-Lambert, officier poète, âgé de moins de trente ans et possédant les plus beaux yeux du monde.

Quiconque ne connaît pas les libertés étranges de la vie conjugale au XVIII^e siècle s'étonnera, sans doute, de l'intimité des relations qui existaient entre Voltaire et le marquis du Châtelet; mais cette manière de vivre était alors complètement dans les mœurs du temps, ce qui amenait quelquefois, paraît-il, les incidents les plus comiques. Ainsi, — pour rester toujours en tiers avec

les mêmes personnages, — un jour, après la mort de la marquise, Voltaire et M. du Châtelet, passant en revue les bijoux de la défunte, le marquis voulut avoir une fort belle bague enrichie de diamants qu'il lui avait donnée et dans laquelle se trouvait alors son portrait. Voltaire, qui savait que ce premier portrait avait été remplacé par le sien propre, tâcha vainement de l'en dissuader. Mais le mari indocile tint à ouvrir la bague... On pense si tous deux restèrent sots en voyant apparaître la figure de Saint-Lambert, au lieu de celle que chacun attendait. Voltaire fut le premier à reprendre son sang-froid.

— Croyez-moi, monsieur le marquis, fit-il avec un de ces fins sourires qui en disent mille fois plus que des paroles; ne nous vantons de ceci ni l'un ni l'autre : car ainsi vont les choses de ce monde, et il est fort inutile de prêter à rire aux badauds!

Il paraît, du reste, que cette précieuse marquise, qui inspira tant de passions, était fort laide, si l'on en croit le portrait que l'aigre Mme Du Deffant a tracé d'elle :

« Représentez-vous, dit la peu gracieuse personne, une femme grande, sèche, ayant le teint échauffé, le visage aigre, le nez pointu : telle est la précieuse Emilie. Et elle semble si contente de sa figure, qu'elle n'épargne rien pour la faire valoir : frisures, pompons, pierreries, verroteries, tout est à profusion sur elle et autour d'elle; mais comme elle veut être belle en dépit de la nature, et qu'elle veut être magnifique en dépit de la fortune, elle est obligée pour se donner le superflu de se passer du nécessaire, comme chemises et autres bagatelles. »

Voilà un affreux portrait, mais comme il peut n'être inspiré que par la jalousie féminine, espérons, pour la mémoire de Voltaire, qui a tant aimé la marquise, que Mme Du Deffant, ayant trempé sa plume dans le fiel, a donné une fausse couleur à sa prose.

Puisque nous voici dans le passé lointain, restons-y encore un peu, si vous le voulez bien, pour nous entretenir d'une chose dont on a beaucoup parlé en ces temps derniers, et qui, de même que l'Emilie de Voltaire a ses admirateurs et aussi ses détracteurs effrénés... C'est de la *Marseillaise* que j'ose me permettre de venir vous dire quelques mots. Ne vous sauvez pas! ne vous signez pas non plus, ni ne vous effarouchez!... C'est seulement en chroniqueuse, et non en révolutionnaire, que je lève ce drapeau-là, car c'est en lisant les *Souvenirs* du comte d'Haussonville que les miens se sont réveillés à ce sujet.

Voici d'abord ce que dit le noble comte, en racontant les préjugés, mais aussi les qualités françaises des émigrés; car, en dépit de Danton, qui avait tort de prétendre le contraire, on emporte toujours la patrie à la semelle de ses souliers, quand on part pour l'exil :

« L'esprit, le ton et les modes de Paris ne cessèrent de régner exclusivement parmi ce monde qui n'avait pas craint de se liguier avec l'étranger, mais qui redoutait plus que tout au monde de devenir provincial. Même les chansons nouvelles que chaque jour voyait éclore dans la capitale de la révolution étaient aussitôt répétées dans le camp des émigrés. On commençait par mettre des paroles royalistes sur les airs des Jacobins : c'est ainsi qu'il y eut successivement un *Chant du départ*, une *Carmagnole* et une *Marseillaise* des émigrés. Mais les couplets primitifs avaient plus de verve : aussi, les premiers moments passés, on les chantait entre soi tout uniment et sans changements; on les apprenait même aux officiers allemands, tout ébahis de tant de liberté d'esprit. »

Et il me semble bien poli pour les parodieurs, M. le comte d'Haussonville, en disant que le chant primitif avait plus de verve, car si l'on en juge par la *Marseillaise* déguisée, c'était une piètre parodie que la leur; jugez-en sur ces deux premiers vers seulement, car je vous fait grâce du reste :

« Allons! enfants de la bouteille,
Le jour de boire est arrivé. »

(1) Lorsqu'on procède aux fiançailles chez les Israélites, il est d'usage de « mettre du knass » : cette cérémonie consiste à rompre un verre ou une tasse. — Voir le tableau de Raphaël *lo Sposalizio* (Mariage de la sainte Vierge), où l'un des personnages rompt une canne sur son genou.

Je l'ai entendu chanter deux fois cet air célèbre, et à deux époques bien différentes, et j'avoue en avoir été très-fortement impressionnée.

La première fois, c'était à Naples en 1857. Je passais la soirée chez la duchesse d'Arragon, Française, mariée à un grand seigneur du cru, et me trouvais là avec beaucoup de gentilshommes napolitains, quelques artistes français, et le célèbre Mercadente. On vint à parler de la *Marseillaise*.

— Je ne la connais pas, dit Mercadente.

— Eh bien! chantez-la, messieurs, fit la duchesse en souriant; nous sommes ici sur un terrain neutre.

Nos compatriotes y consentirent. L'un d'eux se mit au piano, et tous entonnèrent notre superbe chant français, surpris de se trouver en pareil endroit :

— Mon *diou*, que c'est beau!.. mon *diou*, que c'est beau!.. exclamait Mercadente en trépigant des pieds et battant des mains de toutes ses forces.

Et son enthousiasme gagna si bien l'auditoire, que tous ces gentilshommes de la cour du roi *Bomba* finirent par faire chorus avec nos artistes. Ils sont si impressionnables, ces peuples méridionaux!

La seconde fois que j'entendis la *Marseillaise*, ce fut dans la cour de l'Opéra, à la bénédiction de l'arbre de la liberté en 1848. L'archevêque de Paris, à la tête de son clergé, était venu donner son concours sacré à cette cérémonie, à laquelle j'assistais d'une des fenêtres de l'appartement du directeur. Il y avait dans la cour l'orchestre et les chœurs des Italiens, l'orchestre et les chœurs de l'Opéra. Avant que l'arbre fût béni, pendant qu'on le plantait, on entonna la *Marseillaise*, jouée et chantée par tout ce monde-là; les *solis* étaient dits par Lablache, Duprez, et Mme Viardot. J'avoue n'avoir jamais rien entendu de ma vie d'aussi beau, n'importe dans quel pays, ni à quel théâtre.

Hélas! quel malheur qu'on ait fait de ce chant patriotique une hymne révolutionnaire? Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen?... Mais de quoi vais-je donc me mêler, grand Dieu! Aussi m'empressé-je de secouer ma plume, en vous demandant pardon si j'ai pu vous scandaliser.

COMTESSE DE BASSANVILLE.

THÉÂTRES

OPÉRA. — Mme Franck-Duvernoy, déjà très-appreciée à l'Opéra-Comique et au Théâtre-Lyrique, a fait un heureux début dans les *Huguenots*. A voir la façon dont elle a tenu le rôle de la reine de Navarre, on peut affirmer que la nouvelle Marguerite fera une belle princesse d'Opéra.

THÉÂTRE-ITALIEN. — M. Escudier s'est mis en frais de nouveauté. *Alma l'Incantatrice*, opéra inédit de M. de Flotow, composé sur un livret de feu Saint-Georges et de M. de Lauzières, ajoute un nouveau fleuron à la couronne de l'auteur de *Marta* et de *l'Ombre*.

En attendant que l'œuvre redevienne française ainsi qu'il en est question, constatons, à l'avantage de la partition, qu'elle contient des pages gracieuses ou piquantes, comme le trio dit « des cigarettes », les couplets de don Sébastien, etc.

l'Incantatrice est Mlle Albani : ce rôle d'enchanteuse lui revenait de droit.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Les *Fourchambault*, grâce à M. Émile Augier, tiennent aujourd'hui le haut du pavé. C'est le privilège des maîtres d'imposer ainsi leurs créatures!

Le sujet de la comédie nouvelle est déjà connu. C'est l'histoire d'un fils naturel, qui devient le bienfaiteur de la famille légitime que son père s'est faite à ses dépens. Une phrase résume la pièce

d'Augier. La mère de Bernard, le fils naturel de M. Fourchambault, lui dit en manière de reproche et en lui parlant de son père inconnu, contre lequel il garde un juste ressentiment :

— Tu oublies que c'est ton père!

— Il a bien oublié que j'étais son fils! répond celui-ci dans un vigoureux élan d'indignation.

C'est autant par le détail que par le fond que vivent les *Fourchambault*. On peut dire que chaque mot contient une grande pensée, magistralement ou spirituellement rendue... Ah! que nous voilà loin de la manière de M. Alexandre Dumas fils!...

La pièce compte huit rôles, et le succès des huit interprètes n'a pas été moins grand que celui de l'auteur. Émile Augier n'aura qu'à se louer du concours que lui prêtent MM. Got, Coquelin, Barré, Thiron; Mlle Agar, enfin rentrée au bercail; Mme Provost-Pousin, Mlle Reichemberg et Mlle Croizette.

AMBIGU. — M. Paul Meurice a donné de ce côté, sous le titre de *la Brésilienne*, un de ces bons drames, dans le genre intime, que l'Ambigu aimait tant jadis, quand le public aimait l'Ambigu. Mlle Fargueil a déployé tout son talent pour aider au succès du drame, mais les plus vaillants efforts échouent parfois contre la fatalité, et il se pourrait que la fatalité eût raison de l'œuvre de M. Meurice.

CHATEAU-D'EAU. — *La Dame de Saint-Tropez* est un de ces drames que tout le monde a vus et qu'on a toujours la curiosité de revoir. Bâti en 1844, à la suite du procès de Mme Lafarge, il reproduit les péripéties de cette cause célèbre, et fournit jadis à Frédérick-Lemaître un de ses plus beaux rôles.

M. Pougaud endosse aujourd'hui sans désavantage cette lourde succession, et M. Péricaud contribue au succès de la reprise du drame de MM. d'Ennery et Anicet Bourgeois.

Robert HYENNE.

REVUE DES MAGASINS

Les salons de la *Scabieuse* (10, rue de la Paix), sont bien intéressants à visiter, en ce moment surtout. Il y a une série considérable de nouveaux modèles de costumes, confections, chapeaux et lingerie; faut-il ajouter que chacun d'eux est revêtu de ce caractère de distinction qui est comme la marque personnelle de cette excellente maison?

En voici du reste un aperçu :

Costume de voyage en granité fantaisie gris ardoise, moucheté de soie blanche. Premier jupon ras-terre, garni d'un petit volant plissé et de coquillés à envers de soie. La tunique est drapée sur le jupon; les bords en sont dentelés et garnis de barrettes de faille; de longs revers de faille soutiennent les drapés. Corsage à postillon et gilet de faille avec boutons d'argent. Paletot à plastron de faille avec deux rangs de boutons semblables. — Selon l'étoffe, ce costume vaut de 225 à 275 francs. La façon en est extrêmement soignée. — Toilette *Trianon* en cachemire d'Ecosse. Jupon garni de plissés; longue polonaise rayée devant et derrière de bandes d'étoffe brochée; les manches sont également rayées. Écharpe reversible, servant de vêtement pour le dehors, bordée de bandes pareilles. Le tout au prix de 150 à 200 francs.

A côté de ces modèles, d'une simplicité relative, la *Scabieuse* nous en offre d'autres qui sont d'une élégance vraiment recherchée. Citons notamment une robe de faille noire : le jupon à longue traîne, avec tablier de pékin satin à rayures grises, drapé gracieusement et d'une manière inédite; les bords garnis de grelots de satin gris. Grosse ruche et coquillés de satin noir à envers gris au bas de la jupe. Le corsage, en faille noire, est comme posé sur un autre corsage en pékin, qui forme gilet et dépasse tout le tour. Une polonaise en cachemire de l'Inde authentique mérite aussi une mention particulière; elle est garnie d'un riche plastron de satin noir plissé, avec passementerie perlée de jais, frange superbe et marabout gaufré.

— Comment ne ferait-on pas de jolis costumes, de magnifiques confections, lorsque la passementerie vous offre d'aussi précieuses ressources qu'au-

aujourd'hui? Telle est la réflexion qui nous vient toutes les fois que nous visitons les *Galerias de Choiseul* (36, rue Neuve-des-Petits-Champs). On n'y a que l'embarras du choix. La frange laminée, par exemple, tient toujours le haut du pavé au point de vue de l'élégance; elle présente plusieurs types: une frange laminée avec bouquets de soie et chenille, faisant relief sur la frange; une frange laminée coupée de boules de satin, genre pendeloque; un marabout réversible en haut gaufré et cordonnet laminé; un autre marabout *couponné*, c'est-à-dire entremêlé de lacets laminés et de floches gaufrées. Ces deux derniers modèles sont extrêmement remarquables.

Le jais est aussi l'objet d'un grand succès, et la maison Besson (des *Galerias de Choiseul*) nous offre, en ce sens, des passementeries d'une élégance incontestable. Ne pouvant tout énumérer, nous nous contenterons de citer les spécimens suivants: Guirlande de larges feuilles découpées formant des motifs séparés, en ganse soufflée et jais; entre-deux à dessin biaisé, tout en perles de jais taillé; autre entre-deux à bordure d'étoiles, également tout en jais; une vraie dentelle de broderie de jais découpé, présentant comme des tulipes enlacées; une frange à haute tête quadrillée, avec glands laminés couronnés de jais; frange tout en jais, vraie rivière de perles, et pas lourde, malgré cela. N'oublions pas que les *Galerias de Choiseul* possèdent également les plus beaux rubans, la plus haute nouveauté en fait de tulles, gazes et dentelles, et qu'elle se charge de répondre à toutes les demandes d'assortiments dans les quarante-huit heures.

— La jolie vitrine installée par M. DE PLUMENT à l'Exposition universelle ne sera pas celle que les femmes élégantes remarqueront le moins. Il n'en est pas une seule, en effet, qui ne soit désireuse d'apprécier de visu le dernier modèle créé par cette maison: le corset *cuirasse Jeanne d'Arc*. Et pour que nos lectrices ne s'égarent pas inutilement dans les nombreuses galeries du palais du Champ de Mars, nous indiquons au juste où elles trouveront la vitrine de M. de Plument: elle est placée entre l'avenue Rapp et l'École militaire, dans les galeries de la classe 37.

Ce renseignement donné, nous insisterons aujourd'hui sur le choix remarquable, ainsi que sur la quantité de jupons de percale et peignoirs de toile, que la maison de Plument a fait exécuter en vue de la saison nouvelle. Le succès qu'elle a obtenu l'an dernier avec ce nouvel élément de vente l'a encouragée à continuer en perfectionnant de plus en plus ses modèles. On est donc assurée de trouver dès maintenant dans ses magasins (rue Vivienne, 33), une belle collection de jupons de ville, en toiles et percales variées, avec mille dispositions différentes et garnitures de plissés.

Les peignoirs de toile sont des plus confortables et très-coquets avec leurs garnitures de dentelle de Mirecourt. Nous ajouterons que la coupe en est excellente et le travail tout à fait soigné.

SPECIALITÉS

Ce n'est que par un emploi assidu et journalier du *Lait antéphélique de Candès* que la peau bénéficie vraiment de l'action purifiante de ce liquide précieux. Les personnes dont le teint délicat subit facilement les influences atmosphériques ne doivent pas hésiter un instant à l'employer. Grâce à l'action puissante du *Lait antéphélique*, elles se trouvent à l'abri de tout danger, car cette blanche lotion offre pour ainsi dire un rempart invulnérable à la peau.

Le prix du flacon est de 5 francs, que l'on adresse à M. Candès (26, boulevard Saint-Denis). Ne pas oublier que les lotions se font avec quart, moitié ou trois quarts d'eau naturelle, selon que l'altération de la peau est plus ou moins profonde.

M. D'A.

CORRESPONDANCE

— M^{me} A. G. DES R..., A L. — Nous pouvons vous affirmer que l'Exposition ouvrira à l'époque indiquée, en dépit des bruits répandus à l'essai par certains gens qui prennent leurs désirs pour des réalités. — Nous pouvons indiquer comme hôtels: l'hôtel d'Orient, rue Saint-Dominique, 38; l'hôtel Richepance, rue Richepance, 14, près la rue Royale; l'hôtel d'Albe, avenue de l'Alma, 71. Quant aux autres renseignements demandés, ce n'est que sur place que vous pourrez vous les procurer.

— M^{me} K. B..., A S. — Nous avons publié dans notre numéro du

13 avril, sur la gravure G, n° 870, un modèle de toilette qui, exécuté en soie noire, répondrait absolument à votre désir.

— M^{me} BLANCHE C..., à BLOIS. — La fleur de nacre est certainement une jolie fantaisie, mais nous lui préférons de beaucoup le genre ordinaire, c'est-à-dire la fleur de batiste.

— M^{me} THÉRÈSE M..., A EVREUX. — Le long paletot demi-ajusté est toujours bien porté. Faites-le sans manches, pour accompagner la robe en question, et sans aucune garniture: le genre le veut ainsi. Si pourtant vous avez des galons ou du velours sur les bords de la tunique, il vaudrait mieux les rappeler.

— M^{me} LUCIE G..., A SENLIS. — Depuis que la mode a adopté des brides pour le chapeau de ville, le chapeau rond est redevenu ce qu'il était autrefois, une coiffure de voyage et de ville d'eaux et de campagne.

— M^{me} S. M..., A TOURCOING. — La manche demi-longue semble devoir prendre une certaine consistance dans la faveur publique; avec elle, nécessairement il faut des manchettes ouvertes et des gants longs, ou des mitaines. La manche duchesse est la plus gracieuse comme forme.

— M^{me} de N..., A SAINTES. — La veste Dubarry est ouverte sur gilet; celui-ci, complet comme un vêtement d'homme est aussi ouvert, mais en châle seulement. Supposons la veste en cachemire caroubier: ses bords seront ornés de fausses boutonnières avec petits boutons, le tout en or. Le gilet sera blanc et fermé par des boutons semblables. Il faut un col rabattu avec jabot de dentelle pour accompagner les deux vêtements.

PANORAMA DES MODES

POUR LA

SAISON DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ 1878

Le succès toujours croissant qui continue d'accueillir à chaque saison la publication de notre **Panorama des modes** est un trop précieux encouragement pour que nous n'y répondions pas de notre mieux. Nous avons donc pris, cette année encore, toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraître dès le début de la saison notre **Panorama des modes de printemps et d'été** (saison de 1878), et nous nous empressons d'informer nos lectrices que ce NOUVEAU PANORAMA sera à leur disposition à partir du 1^{er} avril.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **Prime** presque gratuite, — vu la modicité du prix auquel nous sommes parvenus à l'établir, — une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes absolument inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution irréprochable.

Pour que notre **Prime** leur soit adressée dès son apparition (le 1^{er} avril) et *franco*, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

ROUVENAT (*) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.

Paris, 6, rue d'Hauteville.

ADRIEN GOUBAUD ET FILS, propriétaires-gérants